ALBERT CAMUS
La Peste (1947)

Le roman est publié en 1947 et la même année, il reçoit le prix des Critiques.
Avec l'essai L'Homme révolté *et la pièce* Les Justes, *il appartient au cycle de la révolte, où Camus aborde les thèmes de l'action, de l'engagement et de ses conséquences.*
L'histoire, racontée sous forme de chronique de la vie quotidienne, se déroule à Oran dans les années 1940, pendant une épidémie de peste qui coupe la ville du monde extérieur.
Camus part d'un fait historique (il y avait eu des épidémies de peste bubonique en 1944 à Alger et en 1945 à Oran), mais la maladie et les réactions des personnages peuvent aussi être lues comme une analogie au nazisme et à la lutte menée par la résistance européenne : l'écrivain s'interroge sur le mal et on y trouve une réflexion humaniste sur les comportements adoptés par les personnes face à un événement qui leur enlève la liberté et les droits et qui leur montre toute l'absurdité et la précarité de la condition humaine.

La Peste

Le début de l'épidémie, le premier contact avec la maladie est marqué par des égoïsmes et par la perte des certitudes. Parmi les personnages, on a en effet des résistants, qui luttent contre le mal, des négationnistes, qui refusent de voir la réalité de sa montée et des opportunistes, qui essaient d'en profiter. Toutefois, ils arriveront à la fin à découvrir la nécessité de la solidarité, de l'entraide et de passer d'une révolte solitaire à une lutte partagée par toute la communauté.

Malgré ces spectacles inaccoutumés, nos concitoyens avaient apparemment du mal à comprendre ce qui leur arrivait. Il y avait les sentiments communs comme la séparation ou la peur, mais on continuait aussi de mettre au premier plan les préoccupations personnelles.
Personne n'avait encore accepté réellement la maladie. La plupart étaient surtout sensibles à ce qui dérangeait leurs habitudes ou atteignait leurs intérêts. Ils en étaient agacés ou irrités et ce ne sont pas là des sentiments qu'on puisse opposer à la peste. Leur première réaction, par exemple, fut d'incriminer l'administration. La réponse du préfet en présence des critiques dont la presse se faisait l'écho (« Ne pourrait-on envisager un assouplissement des mesures envisagées ? ») fut assez imprévue. Jusqu'ici, ni les journaux ni l'agence Ransdoc n'avaient reçu communication officielle des statistiques de la maladie. Le préfet les communiqua, jour après jour, à l'agence, en la priant d'en faire une annonce hebdomadaire.
Là encore, cependant, la réaction du public ne fut pas immédiate. En effet, l'annonce que la troisième semaine de peste avait compté trois cent deux morts ne parlait pas à l'imagination. D'une part, tous peut-être n'étaient pas morts de la peste. Et, d'autre part, personne en ville ne savait combien, en temps ordinaire, il mourait de gens par semaine.

D'autres suggestions :

- La maladie et la convalescence : André Gide, *L'Immoraliste,* (1902)
- La maladie et la disparité sociale : Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, (1932)
- La peste comme force positive : Antonin Artaud, *Le Théâtre et la peste*, (1938) dans « Le Théâtre et son double »
- Le choléra, l'immunité : Jean Giono, *Le Hussard sur le toit* (1951)
- La maladie mentale : Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique* (1972)
- L'épidémie : Marcel Pagnol, *Les Pestiférés* (1977), dans « Le Temps des amours »
- La quarantaine : J.M.G Le Clézio, *La quarantaine* (1997)